

XIX

Madeleine ne douta pas un moment que le héros du duel dont elle avait été le témoin invisible, que son blond archange, qu'en un mot l'idéal de sa passion... et Frantz, l'objet de la passion d'Antonine, ne fussent qu'un même personnage.

A cette brusque découverte, la marquise ressentit une commotion profonde. Jusqu'alors, cet amour, entouré de mystère et d'inconnu, cet amour vague et charmant comme le souvenir d'un doux rêve, avait suffi à remplir son cœur au milieu des agitations de sa vie, rendue si bizarre par le calme de ses sens glacés, comparés aux folles ardeurs qu'involontairement elle inspirait sans les ressentir.

Jamais Madeleine n'avait pensé que son idéal pût partager l'amour d'une autre femme, ou plutôt jamais sa pensée ne s'était arrêtée sur ce doute; pour elle, son radieux archange était muni de belles ailes blanches qui devaient le ravir à tous les yeux dans les plaines infinies de l'Éther... Sans cesse assaillie de sollicitations très-peu *platoniques*, elle éprouvait une joie, un délassément moral, ineffable, à s'élever parmi les régions immatérielles, où ses yeux éblouis et charmés voyaient planer son idéal.

Mais soudain la réalité avait coupé les ailes de l'archange, et, déchu de sa sphère céleste, il n'était plus qu'un beau jeune homme épris d'une jolie fille de quinze ans, qui l'adorait aussi...

A cette découverte, Madeleine éprouva d'abord une sorte de tristesse ou plutôt de mélancolie douce, semblable à celle qui suit le réveil d'un songe enchanteur; car, pour éprouver les tortures de la jalousie, il faut aimer charnellement. Madeleine

ne pouvait donc pas être jalouse d'Antonine. Enfin, si Frantz avait presque toujours occupé la pensée de Madeleine, il n'avait eu aucune part dans sa vie; il ne s'agissait donc pas pour elle de rompre ces mille liens que l'habitude, la sympathie, la confiance rendent si chers; cependant, elle se sentit bientôt en proie à une inquiétude croissante, à de pénibles pressentiments, dont elle ne se rendait pas compte. Soudain elle tressaillit et dit :

— Si la fatalité voulait que ce charme étrange que j'exerce sur presque tous ceux qui m'approchent agit aussi sur Frantz; si, cette impression... j'allais la partager en la voyant vivement ressentie par le seul homme qui ait jusqu'ici occupé mon cœur et ma pensée ?

Puis, tâchant de se rassurer en faisant appel à son *humilité*, Madeleine se dit :

— Mais non... Frantz aime trop Antonine, c'est son premier amour; la candeur, la sincérité de cet amour le sauvegarderont. Il aura pour moi cette froideur que j'éprouve pour tous... Oui... et pourtant, qui me dit que mon orgueil, que mon amour peut-être, ne se révolteront pas de la froideur de Frantz? Qui me dit qu'oubliant les devoirs d'une amitié sainte, presque maternelle, pour Antonine... je n'userai pas de toutes les ressources de l'esprit et de la séduction pour vaincre l'indifférence de Frantz? Oh! non, ce serait odieux... et puis, je m'abuse... encore une fois, Frantz aime trop Antonine... Hélas! le mari de Sophie l'aime tendrement aussi... et je crains que...

Ces réflexions de la marquise avaient été interrompues par les éclats de voix de l'archiduc, qui ordonnait à Pascal de sortir; prêtant alors l'oreille à cette discussion, elle s'était dit :

— Après avoir mis cet homme à la porte, le prince va venir; occupons-nous du plus pressé...

Tirant alors de sa poche un agenda, la marquise détacha l'un de ses feuillets et traça quelques lignes au crayon, plia le papier et le ferma au moyen d'une épingle. Après avoir écrit sur l'adresse : *Pour le prince*, elle posa ce billet, bien en évidence, sur une table de marbre placée au milieu du salon, remit son chapeau et sortit, nous l'avons dit, peu de temps avant le départ de M. Pascal.

Pendant que l'archiduc, stupéfait et désolé de ne pas trou-

ver la marquise, ouvrait avec une angoisse inexprimable le billet laissé par elle, celle-ci se rendait chez Antonine, où Sophie Dutertre devait se trouver aussi.

A son arrivée chez le président Hubert, introduite dans un modeste salon, la marquise y fut reçue par Sophie Dutertre, qui, courant à elle, lui dit avec anxiété.

— Eh bien ! Madeleine, tu as vu le prince ?

— Oui ; et j'ai bon espoir.

— Il serait possible ?...

— Possible, oui, ma chère Sophie ; mais voilà tout. Je ne veux pas causer de folle espérance à cette pauvre enfant. Où est-elle ?

— Au près de son oncle. Heureusement la crise de ce matin paraît avoir des résultats de plus en plus satisfaisants. Le médecin vient de dire que, si ce mieux continue, M. Hubert sera peut-être ce soir hors de danger.

— Dis-moi, Sophie, crois-tu que M. Hubert soit en état de recevoir une visite ?

— De qui ?

— D'un certain personnage. Je ne puis maintenant t'en dire plus.

— Je crois que oui ; car un des amis de M. Hubert sort d'ici. Seulement, le médecin lui avait recommandé de ne pas rester trop longtemps, afin de ne pas fatiguer le malade.

— C'est à merveille. Et Antonine, pauvre petite ! elle doit être dans une inquiétude mortelle.

— Pauvre chère enfant ! elle fait pitié... C'est une douleur si naïve et à la fois si douce et si désespérée, que j'en ai le cœur navré... Tiens, Madeleine... je suis sûre qu'elle mourrait de chagrin s'il lui fallait renoncer à Frantz... Ah !... mieux vaut la mort que certaines souffrances, ajouta Sophie avec un accent si profondément triste que les larmes lui coulèrent des yeux ; puis, les essuyant, elle ajouta : Oui, mais quand on a des enfants... il faut vivre...

Madeleine fut si frappée de l'accent de madame Dutertre, de sa pâleur qu'elle n'avait pas remarquée, des pleurs qu'elle lui voyait verser, qu'elle lui dit :

— Mon Dieu ! Sophie... qu'as-tu donc ? pourquoi ces pénibles paroles ? pourquoi ces larmes ?... Hier, je t'avais laissée calme, heureuse, sauf, m'as-tu dit, quelques préoccupations

causées par les affaires de ton mari ! Y a-t-il aujourd'hui quelque chose de nouveau ?

— Non... je ne... le pense pas, répondit madame Dutertre avec hésitation. Mais, depuis hier... ce sont moins les préoccupations d'affaires de mon mari... qui m'inquiètent, que...

— Achève...

— Non, non, je suis folle... reprit madame Dutertre en se contraignant et semblant refouler quelques paroles prêtes à lui échapper, ne parlons pas de moi, parlons d'Antonine ; je suis si émue du désespoir de cette pauvre enfant... qu'on dirait que ses peines sont les miennes...

— Sophie... tu ne me dis pas la vérité !

— Je t'assure...

— Je te trouve pâle... changée... Oui... depuis hier... tu as souffert, beaucoup souffert, j'en suis sûre.

— Mais non... reprit la jeune femme, mettant son mouchoir sur ses yeux, tu te trompes...

— Sophie... dit vivement Madeleine en prenant entre les siennes les mains de son amie, tu ne sais pas combien ton manque de confiance m'afflige ; tu me ferais croire que tu as à te plaindre de moi...

— Que dis-tu ? s'écria Sophie désolée de ce soupçon, tu es... tu seras toujours ma meilleure amie, et si je ne craignais de te fatiguer de mes doléances...

— Ah ! encore ? reprit la marquise d'un ton d'affectueux reproche.

— Pardon... pardon, Madeleine ; mais, en vérité, ne suffit-il pas de confier à ses amis des peines réelles, sans les attrister encore par l'aveu de pressentiments vagues, mais souvent bien douloureux pourtant ?

— Voyons, Sophie, ma chère Sophie, ces pressentiments ?

— Depuis hier... mais, encore une fois... non, non... je vais te paraître folle.

— Tu me paraîtras folle... soit... mais parle, je t'en conjure.

— Eh bien ! il me semble que, depuis hier, mon mari est sous l'empire de je ne sais quelle idée fixe... qui l'absorbe.

— Des préoccupations d'affaires, peut-être ?

— Non... oh ! non... il a autre chose, et c'est cela qui me confond... et m'alarme.

— Qu'as-tu donc remarqué ?

— Hier, après ton départ, il avait été convenu qu'il ferait deux démarches d'une grande importance pour nous... Voyant l'heure s'écouler, je suis allée dans notre chambre, où il s'était rendu pour s'habiller. Je l'ai trouvé encore avec ses vêtements de travail, assis devant une table, son front appuyé sur sa main; il ne m'avait pas entendue entrer. « Charles, lui dis-je, mais tu oublies l'heure; tu as à sortir. — Pourquoi sortir? me demanda-t-il. — Mais, mon Dieu! pour deux démarches très-urgentes, pour tes affaires... (et je les lui rappelai). — Tu as raison, me dit-il, je n'y pensais plus. — Mais quoi songeais-tu donc, Charles? lui ai-je demandé. Il a rougi, a paru embarrassé, et ne m'a rien répondu.

— Peut-être a-t-il un projet, une résolution qu'il médite et qu'il ne croit pas encore devoir te confier.

— C'est possible... et pourtant jamais il ne m'a rien caché, même ses projets les plus vagues. Non... non... ce ne sont pas ses affaires qui le préoccupent; car, hier soir, au lieu de causer avec son père et moi d'un état de choses qui, je dois te l'avouer, Madeleine, est plus grave que je ne te l'ai dit, Charles nous a entretenus de choses tout à fait étrangères à ce qui devait le préoccuper... Et... là... seulement, je n'ai pas eu le courage de le blâmer, car il nous a surtout parlé de toi.

— De moi?... Et... qu'a-t-il dit?

— Que tu avais été pour lui remplie de bienveillance, hier matin; puis il m'a demandé mille détails sur toi, sur ton enfance, sur ta vie; je lui ai répondu avec bonheur, comme bien tu penses, Madeleine; et puis, soudain il est retombé dans un morne silence, dans une sorte de méditation si profonde, que rien n'a pu l'en tirer, pas même les caresses de nos enfants.

A ce moment, le vieux domestique de M. Hubert, qui était connu de madame Dutertre, entra d'un air surpris, affairé, et dit à Sophie :

— Madame, mademoiselle Antonine est auprès de Monsieur, sans doute?

— Oui, Pierre; qu'y a-t-il?

— Mon Dieu! Madame... ça m'a très-étonné, et je n'ai su que répondre.

— Voyons, Pierre, expliquez-vous.

— Voici, Madame. Il y a un officier étranger... probable-

ment un de ceux de la suite du prince qui habite maintenant l'Élysée.

— Ensuite?

— Cet officier a une lettre qu'il veut remettre lui-même, dit-il, entre les mains de M. le président, qui devra donner une réponse... J'ai eu beau dire à cet officier que Monsieur était bien malade, il m'a assuré qu'il s'agissait d'une chose très-importante et très-pressée, et qu'il venait de la part de Son Altesse qui occupe l'Élysée; alors, Madame, dans mon embarras, je viens vous demander qu'est-ce qu'il faut faire.

Madame Dutertre, oubliant ses chagrins, se tourna vers Madeleine, et lui dit vivement et avec joie :

— Ton espoir ne t'avait pas trompée... Cette lettre du prince... c'est son consentement peut-être à ce mariage... Pauvre Antonine... va-t-elle être heureuse!..

— Ne nous hâtons pas trop de nous réjouir, chère Sophie... Attendons... mais, si tu m'en crois, va trouver cet officier, un aide de camp du prince, sans doute... Dis-lui que M. Hubert, quoique éprouvant un peu de mieux, ne peut cependant le recevoir; tu prieras l'officier de te confier la lettre, en l'assurant que tu vas la faire remettre à M. Hubert, qui donnera une réponse.

— Tu as raison, Madeleine... Venez, Pierre, dit Sophie en sortant accompagnée du vieux domestique.

— Je ne m'étais pas trompée, dit la marquise restée seule. Ces regards de M. Dutertre... En vérité, cela est fatal... Mais, je l'espère, ajouta-t-elle en souriant à demi, dans l'intérêt de Sophie et de son mari, je saurai tirer bon parti de cette infidélité vénielle.

Puis, en suite d'un moment de réflexion, Madeleine ajouta :

— Le prince est d'une ponctualité rare... Puisse-t-il également avoir égard à l'autre recommandation contenue dans mon billet au crayon!

Antonine sortit alors de la chambre de son oncle. A la vue de la marquise, la pauvre enfant n'osa faire un pas. Elle resta immobile, muette, tremblante, attendant son sort avec une angoisse mortelle, car Madeleine lui avait promis le matin même d'intercéder auprès du prince.

Sophie, alors, tenant à la main la lettre que l'aide de camp venait de lui remettre, elle la donna à Antonine en lui disant :

— Tiens, mon enfant, porte cette lettre tout de suite à ton oncle... C'est très-pressé... très-important... il te donnera la réponse... et je la transmettrai à la personne qui attend...

Antonine prit la lettre des mains de madame Dutertre et jeta un regard de curiosité inquiète sur ses deux amies, qui échangeaient un regard d'intelligence et d'espoir contenu; leur physionomie frappa tellement Antonine, que, s'adressant tour à tour aux deux jeunes femmes, elle leur dit :

— Sophie... Madeleine, qu'y a-t-il? Vous vous regardez en silence..... et cette lettre..... Que se passe-t-il donc? mon Dieu!

— Va vite, mon enfant, dit Madeleine, tu nous retrouveras ici.

Antonine, de plus en plus troublée, rentra précipitamment chez son oncle; madame Dutertre, voyant la marquise baisser la tête et rester silencieuse et pensive, lui dit :

— Madeleine... qu'as-tu donc!

— Rien... mon amie... Je songe au bonheur de cette pauvre Antonine, si mes espérances ne me trompent pas...

— Ah! ce bonheur... c'est à toi qu'elle le devra... Avec quelle ivresse elle et M. Frantz te rendront grâce!.. N'auras-tu pas été leur Providence?

Au nom de Frantz, Madeleine tressaillit, rougit légèrement, et un nuage passa sur son front. Sophie n'eut pas le temps de s'apercevoir de l'émotion de son amie, car Antonine sortit soudain de la chambre voisine, sa charmante figure bouleversée par une expression de surprise et de joie impossible à rendre; puis, sans pouvoir prononcer une parole, elle se jeta au cou de Madeleine; mais, l'émotion étant trop vive sans doute, elle pâlit soudain, et les deux amies furent obligées de la soutenir.

— Dieu soit loué! dit Sophie, malgré ton trouble, ta pâleur, ma pauvre Antonine... je suis certaine qu'il s'agit d'une bonne nouvelle.

— Ne tremble donc pas ainsi, chère enfant, reprit à son tour Madeleine. Calme-toi... remets-toi...

— Oh! si vous saviez!.. murmura la jeune fille. Non... non... je ne puis le croire encore.

La marquise de Miranda, prenant affectueusement les deux mains d'Antonine entre les siennes, lui dit :

— Il faut toujours croire au bonheur, mon enfant; mais voyons... explique-toi, de grâce.

— Tout à l'heure, reprit la jeune fille d'une voix entrecoupée par des larmes de joie, j'ai porté la lettre à mon oncle. Il m'a dit : Antonine, j'ai la vue bien affaiblie... lis-moi cette lettre, je te prie. Alors j'ai décacheté l'enveloppe; je ne sais pourquoi le cœur me battait d'une force... mais d'une force à me faire mal, tenez... comme maintenant encore, ajouta la jeune fille en mettant sa main sur son sein comme pour comprimer ses pulsations... si vives, qu'elle fut obligée de s'interrompre un instant; puis elle reprit :

— J'ai donc lu la lettre; il y avait... Oh!.. je n'en ai pas oublié un seul mot :

« Monsieur le président Hubert, je vous prie, malgré l'état maladif où vous êtes, de m'accorder à l'instant, si cela vous est possible, un moment d'entretien pour une affaire urgente et de la plus haute importance.

« Votre affectionné,

« LÉOPOLD-MAXIMILIEN. »

« Mais, a dit mon oncle en se dressant sur son séant, c'est le nom du prince qui occupe maintenant l'Élysée? — Je... je... crois... que oui, mon oncle, lui ai-je répondu. — Que peut-il me vouloir? a repris mon oncle. — Je ne sais, » lui ai-je dit en tremblant et en rougissant, car je mentais, et je me reprochais de n'avoir pas encore osé lui avouer mon amour pour M. Frantz. Alors, mon oncle a repris : « Il m'est impossible, quoique souffrant, de ne pas recevoir le prince, mais je ne saurais lui répondre par lettre; je suis encore trop accablé. Remplace-moi, Antonine, et va écrire ceci : rappelle-le-toi bien :

« Monseigneur, ma faiblesse ne me permettant pas d'avoir l'honneur de répondre moi-même à Votre Altesse, j'emprunte une main étrangère pour vous dire, Monseigneur, « que je suis à vos ordres. »

— Cette lettre, je vais maintenant l'écrire pour mon oncle, reprit Antonine en s'approchant d'un pupitre placé sur une

table de salon. Mais, dites, Sophie, ajouta la jeune fille avec entraînement, dites... si je ne dois pas bénir Madeleine, la remercier à deux genoux?... Car si le prince voulait s'opposer à mon mariage avec M. Frantz, il ne viendrait pas voir mon oncle, n'est-ce pas, Sophie?... Et sans Madeleine, le prince aurait-il jamais consenti à venir!

— Comme toi, mon enfant, je dis qu'il faut bénir notre chère Madeleine, reprit madame Dutertre en serrant la main de la marquise. Mais, en vérité, je le répète encore, Madeleine, tu as donc un talisman, pour obtenir ainsi tout ce que tu désires?

— Hélas! chère Sophie, reprit la marquise en souriant, ce talisman..... si je l'ai..... ne sert qu'aux autres..... et pas à moi.

Pendant que les deux amies échangeaient ces paroles, Antonine s'était assise devant le pupitre; mais, au bout de deux secondes de vaine tentative, il lui fallut renoncer à écrire; sa petite main tremblait si fort... si fort... qu'elle ne pouvait tenir sa plume.

— Laisse-moi me mettre à ta place, ma chère enfant, dit Madeleine, qui ne la quittait pas des yeux, je vais écrire pour toi...

— Pardon... Madeleine, dit la jeune fille en cédant sa place à la marquise. Ce n'est pas ma faute... mais... c'est plus fort que moi.

— C'est la faute de ton cœur, pauvre petite. Je conçois ton émotion, dit la marquise en écrivant d'une main ferme la réponse du président Hubert. Maintenant, ajouta-t-elle, sonne... quelqu'un, Antonine, afin que cette lettre soit remise à l'aide de camp du prince.

Le vieux domestique entra et fut chargé d'aller remettre la lettre à l'officier.

— A cette heure, ma petite Antonine, dit la marquise à la jeune fille, il te reste un devoir à remplir, et je suis certaine que Sophie sera de mon avis; avant l'arrivée du prince, il faut en peu de mots tout avouer à ton oncle.

— Ce que dit Madeleine est très-juste, reprit Sophie, il se trait d'un mauvais effet que M. Hubert ne fût pas prévenu du but probable de la visite du prince.

— Ton oncle est bon et bienveillant, ma chère Antonine,

ajouta Madeleine, il excusera un manque de confiance... causé surtout, je n'en doute pas, par ta timidité...

— Vous avez raison toutes deux, je le sens, dit Antonine. De cet aveu, d'ailleurs, je n'ai pas à rougir... car c'est comme malgré moi, mon Dieu! et sans y songer... que j'ai aimé M. Frantz.

— C'est ce qu'il faut te hâter d'aller confier à ton oncle, mon enfant, car le prince ne peut tarder beaucoup à venir... Mais, dis-moi... ajouta la marquise, pour une raison à moi connue, je désirerais ne pas me trouver ici lors de l'arrivée du prince... Ne peut-on, de ce salon, aller dans ta chambre?

— Le corridor sur lequel s'ouvre cette porte, répondit Antonine, mène à ma chambre; Sophie connaît bien le chemin.

— En effet... je vais te conduire, Madeleine, reprit Sophie en se levant ainsi que la marquise, qui, baisant tendrement Antonine au front, lui dit en lui montrant la porte de la chambre de son oncle: Va vite... chère petite, les moments sont précieux.

La jeune fille jeta un regard de tendresse reconnaissante sur les deux amies; celles-ci, quittant le salon, se dirigeaient vers la chambre de mademoiselle Hubert, en suivant le corridor, lorsqu'elles virent venir à elles le vieux domestique qui dit à Sophie:

— Madame... M. Dutertre voudrait vous parler à l'instant.

— Mon mari!... et où est-il?

— En bas, Madame, dans un fiacre, à la porte; il m'a fait demander par le concierge pour me dire de vous prier de descendre.

— C'est singulier! pourquoi n'est-il pas monté? dit Sophie en regardant son amie.

— M. Dutertre n'a que quelques mots à dire à Madame, reprit Pierre.

Madame Dutertre, assez inquiète, le suivit, et, s'adressant à la marquise:

— Je reviens à l'instant, mon amie, car j'ai bien hâte de savoir le résultat de la visite du prince à M. Hubert.

Madeleine resta seule.

— J'ai bien fait de me hâter, pensa-t-elle avec une sorte d'amertume, j'ai bien fait de céder à mon premier mouve-

ment de générosité ; demain il eût été trop tard ; je n'aurais peut-être pas eu le courage de me sacrifier à Antonine... Cela est étrange : il y a une heure, en songeant à Frantz et à elle, je ne ressentais aucune jalousie, aucune angoisse... et seulement une mélancolie douce ; mais voilà que peu à peu mon cœur s'est resserré, s'est endolori ; et, à cette heure, je souffre... oh ! oui... je souffre bien...

La brusque rentrée de Sophie interrompit les réflexions de la marquise, et elle devina quelque grand malheur à l'expression sinistre, presque égarée, de madame Dutertre, qui lui dit d'une voix brève, haletante :

— Madeleine... tu m'as offert tes services, je les accepte.

— Grand Dieu ! Sophie... qu'as-tu ?

— Notre position est désespérée.

— Explique-toi...

— Demain, ce soir peut-être... Charles sera arrêté.

— Ton mari ?

— Arrêté... te dis-je... oh ! mon Dieu !...

— Mais pourquoi ?... mais comment ?...

— Un monstre de méchanceté... que nous croyions notre bienfaiteur... M. Pascal...

— M. Pascal !...

— Oui... hier... je n'ai pas osé... je n'ai pas pu tout te dire... mais...

— M. Pascal ! répéta Madeleine.

— Notre sort est entre les mains de cet homme impitoyable... il peut, il veut nous réduire à la dernière misère... Mon Dieu ! que devenir ?... et nos enfants ! et le père de mon mari ! et nous-mêmes !... Ah ! c'est horrible ! c'est horrible !

— M. Pascal ! reprit la marquise avec une indignation contenue, le misérable !.. Oh ! oui... je l'ai lu sur sa figure... je l'ai vu à son insolence et à sa bassesse... cet homme doit être impitoyable.

— Tu le connais ?...

— Ce matin... je l'ai rencontré chez le prince... Ah ! maintenant... je regrette d'avoir cédé au courroux, au mépris que m'inspirait cet homme. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt ? c'est un malheur, Sophie... un grand malheur...

— Que veux-tu dire ?...

— Enfin, il n'importe, il n'y a pas à revenir sur le passé.

Mais voyons, Sophie... mon amie... ne te laisse pas abattre... ne t'exagère rien... dis-moi tout... et peut-être trouverons-nous le moyen de conjurer le coup qui vous menace...

— C'est impossible... tout ce que je viens te demander au nom de Charles... au nom de mes enfants... c'est de...

— Laisse-moi t'interrompre... Pourquoi dis-tu qu'il est impossible de conjurer le coup qui vous menace ?

— M. Pascal est impitoyable.

— Soit... mais quelle est votre position envers lui ?

— Il y a un an, mon mari s'est trouvé, comme tant d'autres industriels, dans une position embarrassée. M. Pascal lui a offert ses services. Charles, trompé par de loyales apparences, a accepté ; il serait trop long de t'expliquer par quel enchaînement d'affaires Charles, confiant dans les promesses de M. Pascal, s'est trouvé bientôt sous la dépendance absolue de cet homme, qui pouvait, du jour au lendemain, réclamer à mon mari plus de cent mille écus, c'est-à-dire ruiner son industrie, nous plonger dans la misère ; enfin le jour est venu où M. Pascal, fort de ce pouvoir terrible, a mis mon mari et moi dans l'alternative d'être perdus, ou de consentir à deux indignités qu'il nous imposait.

— L'infâme ! l'infâme !

— Hier, lorsque tu es arrivée, il venait de nous signifier sa menace. Nous avons répondu selon notre cœur et notre honneur... il nous a juré de se venger, et aujourd'hui il tient parole... Nous sommes perdus... te dis-je ; il prétend, en vertu de je ne sais quel droit, faire provisoirement emprisonner Charles... Ma pensée, à moi, est qu'il faut, avant tout, que mon mari échappe à la prison... Il s'y refuse, disant que c'est un piège... qu'il n'a rien à craindre, et que...

— Madeleine, qui était restée quelque temps pensive, interrompit de nouveau son amie, et lui dit :

— Pour que vous n'avez plus rien à redouter de M. Pascal, que faudrait-il ?

— Le rembourser...

— Et ton mari lui doit ?

— Plus de cent mille écus, garantis par notre usine ; mais une fois expropriés, nous ne possédons plus rien au monde. Mon mari est déclaré en faillite, et son avenir est perdu.

— Et il n'y a pas absolument d'autre moyen d'échapper à M. Pascal qu'en le remboursant?

— Il y en a un sur lequel mon mari avait toujours compté, d'après la parole de ce méchant homme.

— Et ce moyen?

— D'accorder dix années à Charles pour se libérer.

— Et avec cette certitude?

— Hélas! nous serions sauvés; mais M. Pascal veut se venger, et jamais il ne consentira à nous donner un moyen de salut.

Ce triste entretien fut coupé par l'arrivée d'Antonine, qui, rayonnante et folle de joie, entra dans la chambre en disant :

— Madeleine... oh! venez... venez...

— Qu'y a-t-il, mon enfant?... une heureuse nouvelle... je le devine à ton radieux visage...

— Ah!... mes amies, reprit la jeune fille, toute ma crainte est de ne pouvoir supporter un si grand bonheur! Mon oncle... le prince consent à tout... et le prince... si vous saviez combien il a été indulgent... paternel, pour moi! car il a voulu que j'assiste à son entretien avec mon oncle... Il m'a demandé pardon du chagrin qu'il m'avait causé en voulant s'opposer à notre mariage. « Ma seule excuse, a-t-il ajouté avec la plus touchante bonté, ma seule excuse, mademoiselle Antonine, c'est que je ne vous connaissais pas... Madame la marquise de Miranda, votre amie, a commencé ma conversion, et vous l'avez achevée; seulement, puisqu'elle est ici, dites-vous, ayez la bonté de lui témoigner le désir que j'aurais de la remercier devant vous de m'avoir mis à même de réparer mes torts à votre égard... » Ne sont-ce pas là de nobles et touchantes paroles? ajouta la jeune fille. Oh! venez, Madeleine, venez, ma bienfaitrice... ma sœur, ma mère... vous à qui Frantz et moi devons notre bonheur... Venez aussi, Sophie, ajouta Antonine en allant prendre madame Dutertre par la main, n'êtes-vous pas aussi de moitié dans mon bonheur, comme vous l'avez été dans mes confidences et dans mon désespoir?

— Ma chère enfant, reprit madame Dutertre en tâchant de dissimuler son abattement, je n'ai pas besoin de te dire si je prends part à ta joie; mais la présence du prince m'effrayerait, et d'ailleurs... je le disais tout à l'heure à Madeleine, il me faut retourner chez moi... Je ne puis laisser trop

longtemps mes enfants seuls... Allons, embrasse-moi, Antonine, ton bonheur est assuré; cette pensée me sera douce, et, si j'ai quelque chagrin, crois-moi, elle m'aidera à le supporter... Adieu... Si tu as quelque chose de nouveau à m'apprendre, viens me voir demain matin.

— Sophie, dit tout bas la marquise d'une voix ferme à son amie, courage et espoir! que ton mari ne parte pas, attends-moi chez toi demain matin, toute la matinée.

— Que dis-tu?

— Je ne puis m'expliquer davantage; seulement, que l'exemple d'Antonine te donne un peu de confiance. Ce matin, elle était désespérée... la voici maintenant radieuse.

— Oui, grâce à toi.

— Allons, embrasse-moi; et, encore une fois, courage et espoir.

Alors, se rapprochant d'Antonine, Madeleine lui dit :

— Maintenant, mon enfant, allons retrouver le prince.

La jeune fille et la marquise quittèrent madame Dutertre, qui, cédant malgré elle à l'accent de conviction des paroles de Madeleine, regagnait sa triste demeure avec une lueur d'espérance.

Le prince attendait Madeleine dans le salon du président Hubert; il la salua profondément, et lui dit, avec une affection de politesse cérémonieuse que lui imposait la présence d'Antonine :

— J'avais à cœur, madame la marquise, de vous remercier du grand service que vous m'avez rendu. Vous m'avez mis à même d'apprécier mademoiselle Antonine Hubert comme elle méritait de l'être; le bonheur de mon filleul Frantz est à jamais assuré... Je suis convenu avec M. le président Hubert, qui a bien voulu y consentir, que, demain matin, les fiançailles de Frantz et de mademoiselle Antonine auraient lieu selon la coutume allemande, c'est-à-dire que moi et M. le président Hubert nous signerions, sous peine de parjure et de déloyauté, le contrat d'union que Frantz et Mademoiselle auront signé aux mêmes conditions...

— Ainsi que vous l'avez dit à Antonine, Monseigneur, je n'ai fait que vous mettre sur la voie de la vérité... Antonine s'est chargée de vous prouver tout le bien que je vous avais annoncé d'elle.

— J'ai une grâce à vous demander, madame la marquise, reprit le prince en tirant de sa poche une lettre et la remettant à Madeleine. Vous connaissez la famille du colonel Perretti?

— Beaucoup, Monseigneur.

— Eh bien ! veuillez avoir la bonté de faire parvenir au colonel cette lettre après en avoir pris connaissance. Je suis certain, ajouta l'archiduc, en appuyant sur ces derniers mots, je suis certain que vous aurez autant de plaisir à envoyer cette lettre, que celui à qui elle est adressée aura de bonheur à la recevoir.

— Je n'en doute pas, Monseigneur, et je vous renouvelle ici mes bien sincères remerciements, dit la marquise en faisant une cérémonieuse révérence.

— A demain, mademoiselle Antonine, dit le prince à la jeune fille : je vais ménager à mon pauvre Frantz la bonne nouvelle que je lui apporte... de peur d'une émotion trop vive... mais je suis certain, lorsqu'il saura tout, qu'il me pardonnera comme vous... les chagrins que je lui ai causés...

Et après avoir de nouveau salué Antonine et la marquise, avec qui il échangea un regard d'intelligence, le prince regagna l'Élysée-Bourbon.

Le lendemain matin, à dix heures, Madeleine monta en voiture et se fit conduire d'abord chez un notaire, puis chez M. Pascal.

XX

M. Pascal habitait seul le rez-de-chaussée d'une maison située dans le nouveau quartier Saint-Georges, et donnant sur la rue.

Une entrée particulière était réservée pour la caisse du financier, gérée par un seul homme de confiance, assisté d'un jeune commis pour les écritures, M. Pascal continuant à faire l'escompte d'excellentes valeurs.

L'entrée principale de son logis, précédée d'un vestibule, conduisait à l'antichambre et aux autres pièces : cet appartement, sans aucun luxe, était néanmoins confortable ; un valet de chambre pour l'intérieur, un enfant de quinze ans pour les commissions, suffisaient au service de M. Pascal ; cet homme ne faisait pas même excuser son immense richesse par ces magnificences fécondes, par ces larges dépenses qui alimentent le travail et l'industrie.

Ce matin-là, vers neuf heures et demie, M. Pascal, vêtu d'une robe de chambre, se promenait avec agitation dans son cabinet ; sa nuit avait été une longue et fiévreuse insomnie ; un espion bien payé, et ayant eu depuis deux jours mission d'observer autant que possible ce qui se passait chez mademoiselle Antonine, avait rapporté à M. Pascal la visite du prince au président Hubert.

Cette démarche significative et prompte ne laissait au financier aucun doute sur la ruine de ses projets à l'endroit de la jeune fille ; cette cruelle déception se compliquait chez lui d'autres ressentiments : d'abord la rage de reconnaître que, malgré les millions dont il disposait, sa volonté, si opiniâtre qu'elle fût, était obligée de reculer devant des impossibilités

d'autant plus poignantes qu'il s'était cru et vu sur le point de réussir. Ce n'était pas tout : s'il n'éprouvait pas d'amour pour Antonine dans la généreuse acception du mot, il éprouvait pour cette ravissante enfant l'un de ces ardents caprices, éphémères peut-être, mais d'une extrême vivacité tant qu'ils durent : aussi avait-il fait ce raisonnement d'un féroce égoïsme :

— Je veux posséder à tout prix cette petite fille ; je l'épouserai s'il le faut, et quand j'en serai las, une pension de douze ou quinze mille francs m'en débarrassera ; je suis assez riche pour me passer cette fantaisie.

Tout ceci, quoique odieux, était, au point de vue de la société actuelle, parfaitement possible et légal, et c'est, nous le répétons, cette possibilité même qui rendait l'insuccès si douloureux à M. Pascal. Autre chose encore : ce qu'il ressentait pour Antonine n'étant, après tout, qu'une ardeur sensuelle, ne comportait pas la préférence exclusive de l'amour ; aussi, tout en désirant passionnément cette jeune fille, d'une beauté virginale et candide, il n'en avait pas moins été vivement frappé de la beauté provoquante de Madeleine, et, par un raffinement de sensualité qui redoublait aussi sa torture, M. Pascal avait, toute la nuit, évoqué à son imagination enflammée le contraste de ces deux adorables créatures.

A l'heure où nous le voyons chez lui, M. Pascal était encore en proie à la même obsession.

— Malédiction sur moi ! se disait-il, en se promenant d'un pas inégal et fébrile. Pourquoi ai-je vu cette damnée femme blonde, aux sourcils noirs, aux yeux bleus, au teint pâle, à la physionomie hardie, à la tournure provoquante ? Elle me fait paraître plus désirable encore cette petite fille à peine éclosée... Malédiction sur moi ! ces deux figures vont-elles me poursuivre ainsi malgré moi ?... ou plutôt, ma pensée désordonnée va-t-elle toujours ainsi les évoquer ?.. Misère de Dieu ! ai-je été assez sot... assez brute !.. En m'y prenant autrement... je ne sais comment... mais enfin la chose était faisable, facile (et c'est là ce qui fait ma rage) ; je pouvais certainement, riche comme je le suis, épouser cette petite fille... et avoir l'autre pour maîtresse, car, je n'en doute pas, elle est la maîtresse de cet archiduc que Dieu confonde ! et je le défie de pouvoir lui donner autant d'argent que je lui en aurais donné,

moi... Oui, oui, reprit-il en serrant ses poings avec un redoublement de rage, c'est à en devenir fou... fou furieux... de se dire : Je ne demandais pas, après tout, à avoir pour maîtresse l'impératrice de Russie, ou à épouser le fille de la reine d'Angleterre, ou autre... Qu'est-ce que je voulais ? me marier à une petite fille bourgeoise, nièce d'un vieux bonhomme de magistrat qui n'a pas le sou... Est-ce qu'il n'y a pas cent exemples de mariages pareils ? Et je n'ai pu réussir ! et j'ai près de trente millions de fortune ! Misère de Dieu ! Elle me sert à grand'chose, ma fortune ?... pas même à enlever une belle maîtresse à cet automate de prince allemand ! Après tout, elle ne doit l'aimer que pour son argent... Il approche de la quarantaine, il est fier comme un paon, bête comme une oie, et froid comme une glace ; je suis plus jeune que lui, pas plus laid, et, s'il est archiduc, ne suis-je pas archimillionnaire ? Et puis, j'ai sur lui l'avantage de l'avoir mis sous mes pieds, car cette maudite et insolente femme m'a entendu traiter son imbécile de prince comme un misérable... Elle lui a reproché devant moi de souffrir les humiliations que je lui imposais. Elle doit mépriser cet homme-là !... et, comme toutes les femmes de son espèce, avoir un faible pour un homme énergique et rude qui a mis sous ses pieds ce grand flandrin couronné... Elle m'a impitoyablement traité devant lui... c'est vrai... mais pour le flatter... nous counaissons ces roueries-là. Oh ! si je pouvais la lui enlever, cette femme ! quel triomphe !... quelle vengeance !... quelle consolation de mon mariage manqué !... Consolation ? non... car l'une de ces deux femmes ne me fait pas oublier l'autre... Je ne sais si c'est l'âge, mais je ne me suis jamais connu une ténacité de desirs pareille à celle que j'éprouve pour cette petite fille... Enfin, n'importe, si je pouvais enlever au prince sa maîtresse... ce serait déjà la moitié de mon vouloir accompli... et, qui sait ? cette femme connaît Antonine... elle semble avoir de l'influence sur elle. Oui, qui sait si, une fois à moi, je ne pourrais pas, à force d'argent, la décider à... Misère de Dieu ! s'écria M. Pascal avec une explosion de joie farouche, quel triomphe !... enlever sa femme à ce blond joveveau, et sa belle maîtresse à cet archiduc !... Quand ma fortune devrait y passer... cela sera !

Et notre homme, se redressant, sembla se grandir dans une

attitude d'impérieuse volonté, tandis que ses traits prenaient une expression de joie diabolique.

— Allons... allons... reprit-il en relevant la tête, quoique j'en aie médité, comme un sot et comme un ingrat... *l'argent* est une belle chose.

Puis, s'arrêtant pour réfléchir, il reprit, après quelques moments de silence :

— Voyons, du calme... engageons bien la chose... et surtout lestement. Mon espion saura ce soir où demeure la maîtresse de l'archiduc, à moins qu'elle n'habite au palais, ce qui n'est pas probable... Une fois sa demeure connue... ajouta-t-il en se frottant le menton d'un air méditatif, une fois sa demeure connue, pardieu ! je lui dépêche cette vieille rouée de madame Doucet... la marchande à la toilette... C'est le vieux moyen... et toujours le meilleur... pour engager la chose avec les actrices, les bourgeoises et les femmes entretenues ; car, après tout... la maîtresse du prince ne doit pas être autre chose : elle est venue, tête nue, se jeter sans façon au beau milieu de notre conversation ; elle n'avait donc aucun ménagement à garder... Ainsi, je ne peux pas me servir d'un intermédiaire plus convenable que la mère Doucet... Mandons-la tout de suite.

M. Pascal était occupé à écrire à son bureau lorsque son valet de chambre entra.

— Qu'est-ce qu'il y a?... demanda brusquement le financier, je n'ai pas sonné.

— Monsieur... c'est une dame...

— Je n'ai pas le temps...

— Monsieur, c'est qu'elle vient pour une lettre de crédit.

— Qu'elle passe à la caisse.

— Cette dame voudrait parler à Monsieur.

— Impossible... Qu'elle passe à la caisse.

Le valet de chambre sortit.

M. Pascal continua d'écrire ; mais, au bout de quelques instants, le domestique revint.

— Ça finira-t-il ? cria M. Pascal. Qu'est-ce encore ?..

— Monsieur, c'est cette dame qui...

— Ah ça ! est-ce que vous vous moquez du monde ? Je vous ai dit de l'envoyer à la caisse !

— Cette dame m'a remis sa carte, en me disant de prier

Monsieur de lire ce qu'elle venait d'écrire au bas au crayon.

— Voyons... donnez... C'est insupportable, dit M. Pascal en prenant la carte, où il lut ce qui suit :

LA MARQUISE DE MIRANDA.

Au dessous du nom, était écrit au crayon :

Elle a eu l'honneur de rencontrer hier M. Pascal à l'Élysée-Bourbon, chez S. A. l'archiduc Léopold.

La foudre serait tombée aux pieds de M. Pascal qu'il n'eût pas été plus stupéfié ; il ne put en croire ses yeux, et relut une seconde fois la carte en se disant :

— La marquise de Miranda !.. c'est donc une marquise !... Bah !.. elle est *marquise* comme *Lola Montès est comtesse* ! noblesse de cotillon ; mais enfin... c'est elle... Elle ici.. chez moi... au moment où je m'ingéniais à trouver le moyen de me mettre en rapport avec elle... Ah ! Pascal, mon ami Pascal... ton étoile d'or, un moment cachée, brille enfin de tout son éclat... Et c'est sous le prétexte d'une lettre de crédit qu'elle vient ici... Voyons, voyons, Pascal, mon ami, du calme... on ne retrouve pas deux fois dans sa vie... une occasion pareille... Songe que si tu es habile... tu peux, du même coup de filet, prendre la maîtresse du prince et la femme de ce blond jouvenceau. Ah !.. mon cœur bat d'une force !.. je suis sûr que je suis pâle...

— Monsieur... qu'est-ce que je dois répondre à cette dame ? demanda le valet de chambre étonné du silence prolongé de son maître.

— Un moment, drôle, attends mes ordres, reprit brusquement M. Pascal. Allons... du calme, encore une fois du calme, pensait-il. L'émotion perdrait tout... paralyserait mes moyens... C'est une terrible partie à jouer... car, ayant si beau jeu... je crois, misère de Dieu ! que je me brûlerais la cervelle de rage si j'avais la maladresse de perdre.

Après un moment de silence, pendant lequel il parvint à lommer son agitation intérieure, Pascal se dit :

— Me voilà remis, voyons-la venir... et jouons serré.

Et il ajouta tout haut :

— Faites entrer cette dame...

Le domestique sortit, et revint bientôt ouvrir la porte et annoncer :

— Madame la marquise de Miranda.

Madeleine, contre son habitude, était vêtue ce jour-là, non plus en *grand'mère*, ainsi que, la veille, elle l'avait dit au prince, mais avec une fraîche élégance qui rendait sa beauté plus irrésistible encore : un chapeau de paille de riz à la Pamela, orné d'épis de blé mêlés de bluets, dégagait et découvrait le visage et le cou de la marquise; une fraîche robe de mousseline blanche, aussi semée de petits bluets, dessinait les contours d'une taille incomparable, type achevé de la fine élégance, de la souplesse voluptueuse qui caractérise les créoles mexicaines, tandis que son écharpe de gaze ondulait légèrement selon les aspirations tranquilles d'un sein de marbre.

XXI

M. Pascal resta un moment ébloui, fasciné.

Il revoyait Madeleine mille fois plus belle... plus provocante, plus désirable encore que la veille... Et quoique *fin connaisseur*, ainsi qu'il l'avait dit au prince, quoiqu'il eût joui et abusé de tous ces trésors de beauté, de grâce et de jeunesse que la misère rend tributaires de la richesse, de sa vie il n'avait soupçonné l'existence d'une créature telle que Madeleine... et, chose étrange ou plutôt naturelle pour cet homme blasé, dépravé par la satiété de tous les plaisirs, il évoquait, en ce moment même, la figure virginale d'Antonine

à côté de celle de la marquise; pour lui, Vénus Aphrodite se complétait par Hébé...

Madeleine, profitant du silence involontaire de M. Pascal, lui dit d'un ton sec, hautain et sans faire la moindre allusion à la scène de la veille, malgré les quelques mots ajoutés à son nom sur sa carte :

— Monsieur... j'ai sur vous une lettre de crédit... la voici... j'ai voulu vous voir pour quelques arrangements d'affaires.

Cet accent dédaigneux et bref déconcerta M. Pascal; il s'attendait, sinon à des excuses, du moins à quelques explications sur la scène de la veille; aussi lui dit-il presque en balbutiant :

— Comment... Madame... vous venez ici, seulement... à propos... de cette lettre de crédit?..

— Pour cette lettre... d'abord; puis pour autre chose...

— Je m'en doutais, se dit M. Pascal avec un soupir d'allègement, la lettre de crédit n'était qu'un prétexte... C'est bon signe.

Et il reprit tout haut :

— La lettre de crédit, Madame, est du ressort de mon caissier... Il aura l'ordre de faire ce que vous lui demanderez. Quant à l'autre chose qui vous amène, elle m'est, je l'espère, toute personnelle?

— Oui...

— Avant d'en parler, Madame, me permettez-vous de vous faire une question?'

— Laquelle?

— Sur la carte que vous venez de me faire remettre, Madame, vous avez écrit que vous m'aviez vu hier à l'Élysée?

— Ensuite?..

— Mais vous ne paraissez vous souvenir de notre entrevue... que par écrit.

— Je ne comprends pas.

— Voyons, dit M. Pascal en reprenant peu à peu son assurance, et pensant que la sécheresse d'accent de Madeleine était une feinte dont il ne devinait pas encore le but; voyons, madame la marquise... avouez qu'hier vous avez traité... bien durement votre humble serviteur...

— Après?..

— Comment? vous n'éprouvez pas un petit remords... d'a-